

LA PAIX

ORGANE DES INTERETS DE LA REGION DU LAC MEGANTIC

G. A. CODERE

Directeur-Propriétaire.

Abonnement: \$1 par an

RÉDACTION ET ADMINISTRATION:

RUE THIBODEAU - - LAC MEGANTIC

Téléphone: No. 3

H. ROULLAUD

Rédacteur-en-Chef.

LA PAIX

Journal Hebdomadaire

PUBLIE PAR LA

Compagnie D'IMPRIMERIE de LAC MEGANTIC
G. A. CODERE, Ed leur-Propriétaire

Agent général pour Montréal, abonnements et Publicité

EMILE LAVIGNE

85 rue St. Jacques, Montréal.

LA CRISE.

La crise ministérielle bat son plein. Les journaux qui font une spécialité de la politique ergotent à qui mieux mieux, mais pas un n'a même l'idée d'aviser aux moyens de mettre fin à ce fâcheux état de choses. Cela parce que ces journaux sont des organes de parti, obéissant à un mot d'ordre sans se soucier le moins du monde des intérêts du pays.

M. Tarte n'était pas un collègue commode, nous en convenons volontiers; il savait imposer sa volonté au Cabinet, et imprimer au ministère une activité qui ne lui était pas habituelle. De là, sans aucun doute, sont nées les inimitiés qui ont amené la retraite prématurée du ministre des Travaux Publics.

Qui va-t-on mettre à sa place? Mystère.

À part un seul, parmi les personnages mentionnés comme étant susceptibles de succéder à M. Tarte, nous ne voyons que des ministres-soliveaux.

Ce n'est pas cela qu'il nous faut. Nous avons besoin d'un homme d'action, d'un homme énergique et volontaire, capable de tirer l'administration de sa torpeur.

Ce n'est pas seulement des discours qu'il nous faut; nous pouvons nous passer de la lecture des congratulations que ces messieurs échangent à la fin des innombrables banquets qu'ils se donnent réciproquement; nous nous soucions fort peu de la discipline de parti, et même de tous les partis. Ce qu'il nous faut, c'est une administration sage, éclairée, prévoyante et probe. À ce compte, il nous est bien égal qu'un ministre s'enrichisse. Du moment que nous profitons de son savoir, de son zèle et de son civisme, le reste nous importe peu.

Or, il est constant que M. Tarte avait les qualités voulues pour faire un bon ministre. On lui a fendu l'oreille, c'est bien. Nous n'avons rien à dire et nous ne dirons rien si on le remplace par un homme de sa valeur. Malheureusement, nous avons bien des raisons de craindre qu'on ne mette à ce poste important un créancier politique, n'ayant d'autre titre que son ambition, ses appétits et ses complaisances passées et futures.

Qui vivra verra.

L'AFFAIRE BÉLANGER

Nous n'avons pas cru devoir parler, la semaine dernière, de l'affaire Bélanger, parce que les renseignements qui nous sont parvenus concernant ce procès étaient si contradictoires qu'il était impossible au plus fort déchiffreur de logographes de mettre de l'ordre dans les multiples appréciations qui ont été faites sur la marche du procès et sur le verdict.

Aujourd'hui, un peu mieux éclairée, nous pourrions donner à notre tour une opinion personnelle, qui n'aurait certes pas moins de valeur que les autres, mais nous abstenons parce que le verdict du jury est suspendu par l'appel.

Voici, en quelques lignes, la genèse de ce retentissant procès.

En 1895, à la suite d'un procès civil intenté par Me Bélanger au nom d'une de ses clientes, un sieur Bresse, défendeur et perdant dans la cause, fut mis en demeure de payer principal et frais de l'action, soit \$4,000.

Or, le dit Bresse après sept ans de silence, poursuit aujourd'hui, Me Bélanger au criminel, prétendant que cette somme de \$4,000 lui aurait été arrachée à l'aide de manœuvres frauduleuses et que Me Bélanger se serait approprié tout ou partie de cette somme sans en rendre compte à sa cliente. Des détails assez compliqués et des complicités ou des complaisances coupables viennent embrouiller ce procès. Cependant les termes de l'accusation sont formels: extorsion de fonds pratiquée dans des conditions qui aggravent singulièrement le délit.

Me Bélanger a opposé à cette accusation les dénégations les plus énergiques et il s'est défendu avec une certitude et un sang-froid remarquables.

Au côté de l'accusation on a remarqué un acharnement anormal. Me Cabana, avocat du plaignant, a fait des efforts inouïs pour enlever une condamnation et il a obtenu un verdict de culpabilité, mitigé par une imploration de clémence.

Ce verdict nous paraît étrange. Ou l'accusé est coupable, et sa faute prenait un caractère particulier de gravité, en raison de sa position sociale et de sa qualité et une demande d'indulgence était au moins déplacée; ou il est innocent, et le renvoi de la poursuite s'imposait. La décision des jurés marque une incertitude qui s'allie mal avec cette maxime de droit: le doute doit profiter à l'accusé.

L'honorable juge qui a dirigé les débats a si bien compris cette incohérence qu'il n'a pas hésité à passer outre, virtuellement, en autorisant le défendeur à se pourvoir en appel.

Cette cause a jeté une profonde émotion dans le barreau. Elle intéresse deux avocats de réputation, Me Bélanger et Me Cabana, le premier accusé, le second accusateur par délégation. Au fond, c'était un duel entre ces deux hommes, un duel judiciaire, plus redoutable qu'un duel à l'épée ou au pistolet. Le duel barbare met la vie des champions en péril; le duel judiciaire expose leur honneur.

Il est évident, et cela résulte des débats, que Me Cabana, pour des raisons étrangères et antérieures au procès, a voué à Me Bélanger une haine dont nous

n'avons pas à apprécier les motifs. Cette haine s'est manifestée à plusieurs reprises au cours des audiences et a donné un poignant intérêt à ce procès célèbre. Nous attendrons, pour en reparler, que le tribunal supérieur se soit prononcé. Il nous appartient peut-être alors de formuler le jugement de l'opinion publique, jugement qui n'a pas moins de valeur ni de portée qu'une sentence rendue par une cour de justice.

CHRYSANTHÈMES

C'est la saison des chrysanthèmes

L'épanouissement de ces fleurs mélancoliques vient changer une fois de plus le décor de nos jardins, frissonnants sans la brise mordante qui prélude au souffle brutal de l'aquilon.

C'est encore un hiver qui va venir, c'est-à-dire un regret. Non pas que nos paysages de neige soient tristes ou que nos hivers soient lamentables; mais l'accumulation des années sur nos têtes nous laisse, à l'heure du décompte, une sensation de vertige qui fait tourbillonner nos existences en les précipitant.

Les quelques feuilles qui restent aux arbres sont rouges comme du sang ou jaunes comme de l'or.

Les étrangers qui, durant la belle saison, ont envahi le pays sont partis. La foule écoulée, les petits jardins arborent les signaux de l'intimité obligatoire; les conversations habituelles, interrompues par les incidents de l'été, font de nouveau entendre leurs chers murmures, que l'on n'apprécie malheureusement pas comme il conviendrait.

Au cours de la saison qui s'ouvre, quelques uns peut-être s'amuseront, un plus grand nombre fera semblant de s'amuser. On se réunira aux mêmes endroits pour dire les mêmes choses. Les fantaisistes apporteront dans leur fantaisie une régularité de comptables. Si, par hasard, il surgit de l'iméridit, il ne faudra pas y regarder de trop près, sous peine de découvrir du vieux remis à neuf.

Ainsi vont les choses, absolument prévues, recommençant par périodes chronologiques, au point que l'on pourrait dresser d'avance un calendrier de la vie sociale, où les événements seraient annoncés pour chaque jour de la semaine, avec l'heure du lever du soleil, de l'apparition de la lune et la prévision du temps.

Une fois qu'on a pris son parti de cette succession invariable des jours et de ce tic-tac d'horloge, il reste, malgré tout, sur quelque travail que l'on peine, il reste du temps à vivre, des yeux, une pensée et un cœur à occuper pendant les marches obligatoires et les promenades distrayantes. Certains s'en vont, croyant qu'ils trouveront de l'inconnu, désireux de bondir par dessus les horizons qui leur barrent sans cesse le ciel. Ce n'est pas une mauvaise méthode, et certes, ceux qui peuvent l'appliquer à loisir ne sont pas les plus malheureux des hommes.

Mais ils n'ont pas tort non plus les tranquilles et les résignés, qui savent s'en tenir à leur lot, rester à la place que le sort leur a assignée, satisfaire leur vision de ce qu'ils aperçoivent sur leur route, et trou-

ver aux menus incidents de leur existence journalière prétexte à des départs suffisants de pensée.

Pour ceux-là qui font tous les jours le même chemin au long des faubourgs de nos grandes villes, ils peuvent trouver en dehors des passants et des passantes, d'anodines, charmantes et significatives distractions. La couleur du ciel, l'aspect des maisons, le paysage de ville reflétant une saison et une heure, c'en est assez pour un sensitif qui rêve devant toutes choses, qui fait se correspondre les nuances d'atmosphère et les états d'esprit. Celui-là accepte les retours périodiques d'événements, les réapparitions de lignes et de couleurs annuellement constatées. Il est à la fois subtil et croyant, réservé et badaud, il peut converser et garder le silence, devenir l'homme des foules et rester solitaire. C'est cet errant de la ville qui note l'arrivée de l'automne en constatant la venue des chrysanthèmes.

Les chrysanthèmes, les blanches et les roses, celles qui sont d'un soufre clair ou d'un pourpre sombre, fines corolles épanouies, corolles de Titania mélancoliques, élégances de cimetières, douces exhalaisons de parfums amers, elles emplissent l'atmosphère à cette époque de l'année, elles sont les décorations des parcs et des jardins, et elles égayent le logis des pauvres femmes, lasses d'un rude labeur, heureuses de donner des soins à tentifs et doux à ces dernières fleurs, bijoux vivants qui seuls sont accessibles à leurs moyens.

Ce sont les chrysanthèmes qui m'ont fait songer, par je ne sais quelle correspondance d'idées, aux promenades sans cesse recommencées, aux régularités d'existences, aux concentrations cérébrales. Un poète les a-t-il jamais chantées, ces chrysanthèmes fines et emblématiques qui chuchotent les confidences de fin d'années? Elles mériteraient pourtant d'être transplantées dans des strophes désillusionnées et odorantes, qui donneraient la sensation d'un parterre fleuri, jonché de feuilles mortes, mouillé des dernières pluies tièdes.

Ici, à travers ces lignes imprimées, elles auront été suffisamment évoquées si elles pouvaient apparaître en semis de hasard sur cette feuille de journal, comme elles apparaissent en taches légères au premier plan d'une aquarelle japonaise, scène de mœurs en plein air, rue bariolée, paysage intime.

HENRI ROULLAUD.

Agents Provocateurs

M. Calixte Lebeuf, chef du comité de police de Montréal, vient de faire une violente sortie contre le chef de police de cette ville. La chose, en soi, ne nous intéresse guère, mais elle touche à un système administratif trop hideux pour que nous laissions passer l'incident sans joindre nos protestations indignées à celles de M. Lebeuf.

On sait que dans bien des circonstances les services publics, dans tous les pays, emploient des êtres abjects à des besognes avilissantes, afin de découvrir des délits ou des contraventions en matières fiscales.

Si l'on n'employait que des inspecteurs ayant qualité pour pénétrer inopinément dans les maisons afin de constater la faute, il n'y au-

rait rien à dire. En définitive, les fraudes commises au préjudice du Trésor le sont surtout au préjudice de ceux qui l'alimentent, c'est-à-dire de tout le monde.

Rechercher les coupables et leur appliquer une amende exemplaire, c'est faire acte de bonne justice, et il ne viendrait à l'idée de personne de protester contre la sévérité d'une mesure si essentiellement protectrice des deniers publics.

Malheureusement, les moyens mis en œuvre pour arriver à la découverte des crocs-en-jambe donnés à la loi sont trop souvent et trop foncièrement immoraux. C'est au point que, dans la plupart des cas, le coupable est sympathique, en dépit de la faute commise.

Ce singulier sentiment tient à la scandaleuse méthode d'investigation employée ou tolérée par les services policiers.

On ne se contente pas d'exercer une surveillance, de rechercher légalement et loyalement ceux ou celles qui fraudent le Revenu; mais on emploie tous les tarés, embrigadés ou volontaires, qui vont provoquer le délit afin d'en tirer un profit personnel. En un mot, on entretient ou on accepte n'importe qui consent à faire la ténébreuse besogne d'agent provocateur.

C'est contre cette immoralité courante qu'a protesté l'échevin Lebeuf, et il a pour lui faire écho tous les honnêtes gens.

Supposons un brave et bon hôtelier, un non moins brave et non moins bon petit épicier, ou même un citoyen ne se livrant à aucun commerce. En raison de certaines circonstances particulières, un des mouchards officiels ou officieux croit pouvoir, à un moment donné, obtenir de la complaisance des premiers livraison d'une bouteille ou d'un verre de boisson en dehors des heures ou des jours où la vente des spiritueux est autorisée. L'hypocrite jouera une comédie qui durera un temps plus ou moins prolongé, puis, un beau dimanche, il ira cauteusement solliciter, sous un prétexte plausible, la vente d'un peu de liqueur. Le marchand sait fort bien que la loi lui interdit cette complaisance; mais allez donc refuser à un client le service qu'il demande avec tant d'insistance et auquel il paraît attacher tant de prix? Sur cette vente le bénéfice est nul, mais le marchand, qui, en somme, dépend de sa clientèle, consent afin de satisfaire une pratique qui va le trahir dans le but unique et malpropre d'encaisser le prix de sa trahison. S'il s'agit d'un citoyen né établi que l'on veut faire "casquer," on va chez lui tout amicalement, on s'informe de l'état de sa santé, on donne deux sous aux enfants et, finalement, on prie le naïf d'offrir un "petit coup." S'il consent, on trinque à sa santé, on met dans son toast toute l'effusion menteuse dont on est capable, on laisse une pièce blanche sur la table, le plus souvent contre le gré du traitant, et le lendemain on le dénonce.

Eh bien, je suis d'accord avec M. Calixte Lebeuf qu'une telle manœuvre indigné; je suis d'accord avec ceux qui disent que les services publics ne devraient pas recourir à des procédés aussi hideux.

La moralité est une, et l'adage qui prétend que la fin justifie les

moyens est l'adage des misérables!

Les mouchards et les espions sont des êtres vils. Ces sombres agents sont toujours et partout méprisés et même désavoués par ceux qui les emploient.

Et cependant il est une catégorie de misérables plus infects encore que les mouchards et les espions; ce sont les agents provocateurs qui, pour gagner leur vil salaire, poussent au mal la malheureuse victime qu'ils doivent vendre à leur profit.

Pousser quelqu'un à commettre un délit pour aller le dénoncer ensuite afin d'encaisser le produit de cette trahison, c'est tout bonnement infâme!

Observer tout ce qui se passe chez un homme auprès duquel un faux titre ou une confiance usurpée vous accablent, vous glisser dans son intimité, provoquer des actes défendus mais que le mouchard élève éloquentement à la dignité de services, puis aller sournoisement tout rapporter, tout vendre à qui vous a chargé de cette mission honteuse, tel est le rôle de l'agent provocateur. Et ce rôle, tout le monde le condamne.

Mais quelle garantie a-t-on de la véracité d'un mouchard provocateur?

La feinte, l'astuce, l'hypocrisie étant les qualités essentielles de ces gredins, comment ne songe-t-on pas qu'ils peuvent aussi facilement trahir ceux qui les emploient que ceux contre qui on les lâche?

Montesquieu, dans "L'Esprit des Lois," se prononce ainsi sur le compte de ceux qui vivent de la trahison:

"L'espionnage n'est jamais tolérable; s'il pouvait l'être, c'est qu'il serait exercé par d'honnêtes gens; mais l'infamie nécessaire de la personne fait juger de l'infamie de la chose."

Comprendra-t-on un jour que ces manœuvres sont aussi dégradantes pour ceux qui les encouragent ou les ordonnent que pour ceux qui les accomplissent? comprendra-t-on surtout le danger auquel chacun est exposée par le seul fait de l'existence de ces agents?

Puisqu'il est admis, reconnu, avéré, que pour se livrer à ce métier honteux il faut être déchu à tous les yeux, ne peut-on admettre que ceux qui l'exercent sont capables de toutes les infamies, et que leurs déclarations n'ont et ne peuvent avoir aucune valeur.

Pour ma part, si j'étais assez avili pour tomber dans ce cloaque puant, je vous certifie que je ne me donnerais pas grand mal pour tendre mes pièges; je m'aboucherais avec une couple de coquins de mon calibre, et, digne trio, nous irions déposer contre Pierre et contre Paul, selon la caprice de notre imagination ou au hasard de nos rancunes, sans

nous inquiéter de savoir si notre victime serait tombée dans le piège que nous aurions pu lui tendre.

Dans ce cas, la victime plaidera innocence. Tant mieux, morbleu! Contre notre triple témoignage elle sera impuissante et confondue. Elle paiera le maximum de l'amende et notre part n'en sera que plus grosse.

Et allez donc!

Pour jouir ici-bas, se disent les gredins, il faut mettre de côté les scrupules, sans cela on mangerait toujours de la vache enragée.

Or, l'ignoble brigade occulte du chef Legault ne mange que de l'agneau et du cochon de lait.

JEAN BADREUX.

LA CITÉ DES MORTS

A l'occasion de la Commémoration des fidèles défunts, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de détacher quelques pages mélancoliques d'un livre très doux de notre rédacteur en chef, M. HENRI ROULLAUD, livre en voie de publication qui ne contient que des choses aussi simples mais aussi éloquentes pour l'âme que les lignes émouvantes qu'on va lire.

G. A. CODÈRE

A mon ami Charles Gill

Elle est close par d'épais rideaux d'arbres qui cachent jalousement la retraite ultime des chers disparus.

Placée sur une cime, elle semble s'exposer volontairement aux rafales, comme si le vent aigu qui courbe les saules lugubres avait pour mission d'emporter au loin les râles étouffés de ceux qui gémissent sous le poids de la terre.

Cette morne cité porte un nom glacial. Elle s'appelle la "Côte des Neiges."

Le chemin qui conduit au champ d'asile est un chemin sinueux, abrupt, pittoresque, mais sombre en dépit des risettes du ciel bleu et du soleil rutilant.

Ah! c'est que ce chemin livre passage à une quantité de voitures noires, empanachées, garnies de fleurs mélancoliques, suivies d'autres voitures qui perdent leur vulgarité parce qu'elles contiennent trop souvent des êtres au visage blême, qui pleurent en hoquetant dans le fond des caisses roulantes et capitonnées.

Les enfants du voisinage se cachent derrière les arbustes qui bordent ce chemin, et regardent furtivement, les innocents le défilé des voitures sombres.

Chaque jour, les cortèges montent vers l'immense clos qui domine un panorama sublime. Malgré cela, ce singulier jardin demeure triste parce que, pareilles aux clôtures des prisons, des haies impénétrables le ferment de toutes parts, excepté sur un point où se dresse une entrée monumentale, portique de l'éternité.

Les enfants qui guettent les cortèges ne devinent pas pourquoi tant d'hom-

mes se rendent à la fois dans ce lieu mystérieux interdit à leurs ébats; ni pourquoi les voitures, tristes et lentes à la montée, redescendent toutes si légèrement—sauf une qui paraît être une boîte à sanglots.

Et, après les midis accablants de l'été, lorsque la brise du soir incline plus bas encore les sombres feuillages du lieu de mystère, il tombe sur les enfants rieurs une senteur oppressante et indéfinissable. Est-ce l'odeur des fleurs fanées? Est-ce la grande leçon de l'infini qui hurle dans les âmes son cri fatal et destructeur?—Mystère.

Et pourtant, l'enfance, si curieuse, si insubordonnée, si peu soumise à tout ce qui ressemble à une discipline, l'enfance qui fréquente ces parages subit une crainte vague et porte le deuil inconscient de tous ceux "qui sont là-haut!"

Avec un regard morne, un geste désolé, ils se montrent le grand clos de ce champ silencieux, dont l'exploration accroît pour eux le mystère.

Quelques téméraires parmi eux—des esprits forts, évidemment—ont parfois tenté de pénétrer dans ce lieu sévère qu'ils ont entendu appeler "cimetière": toujours un vigilant gardien, muet mais implacable, leur en a barré l'entrée.

Un jour l'un d'eux s'est éveillé dans les bras de sa mère en larmes. Sur la chaise voisine de son petit lit, il a trouvé des vêtements tout noirs, dans lesquels on l'a fait entrer. Puis, ainsi transformé, il a pénétré dans le salon, assombri par des tentures noires et envahi par des étrangers. Alors un ami de la famille, le prenant par la main, l'a momentanément éloigné d'une boîte étrange, d'une belle boîte, oblongue placée au milieu de la pièce sur des tréteaux garnis de drap sombre frangé d'argent.

Toutes les personnes présentes s'approchaient de cette boîte, se penchaient dessus, considéraient un moment ce qu'elle contenait et se plaçaient à l'écart dans un religieux silence.

Puis des hommes noirs sont venus, ont pris la boîte et l'ont placée dans la voiture noire, empanachée, garnie de fleurs mélancoliques, et tout le monde a suivi le sinistre attelage qui, après avoir fait une longue station à l'église, a pris le chemin sinueux, abrupt et pittoresque qui conduit au champ ténébreux.

Alors l'enfant est devenu inquiet: —Est-ce que nous allons au cimetière? a-t-il demandé à l'ami attentif qui, tout à l'heure, l'a éloigné du salon et qui le tient en ce moment par la main, derrière la voiture noire.

—Oui, mon petit, oui, nous y allons. Mais sois sage, et nous monterons tout à l'heure dans une belle voiture.

—Et mon papa?... où est-il?...

—Ton papa, cher enfant, il est dans la belle boîte... il dort.

L'enfant s'est mis à pleurer.

—Ne pleure pas, petit, tu éveillerai ton pauvre papa!

Et lorsque le lugubre cortège est arrivé à l'entrée du cimetière, l'enfant a tressailli en reconnaissant le muet gardien qui lui barrait naguère l'entrée de ce lieu de mystère. Mais, ce jour-là, le gardien ne s'est pas opposé à son passage. Au contraire, en voyant le crêpe flottant qui coulait de sa coiffure, il lui a lancé un sourire triste et bienveillant qui voulait dire:

—Pauvre petit! tu entres ici pour la première fois, en ignorant et en curieux; fasse le ciel que les voyages soient rares!

Et l'enfant, au milieu du vaste champ désert, sans rien comprendre, a vu descendre dans un trou la boîte oblongue qui contenait le corps inanimé de son pauvre et cher papa.

* * *

Les jours se sont écoulés, rapides. Chacun d'eux a apporté à l'enfant grandissant son contingent de douleurs. Après son papa, sa maman a pris place dans la belle boîte oblongue, dans la voiture sombre au marcher lent, et dans le trou béant dévoreur d'affections.

Puis, un à un, tous les êtres chéris qui embellissaient son existence ont subi un sort semblable, et l'enfant devenu homme, l'enfant jadis curieux de connaître le mystère de la Cité des morts, redoute chaque jour l'obligation d'y faire un nouveau voyage.

* * *

Il est vieux, aujourd'hui, le pauvre enfant candide, et il n'éprouve plus de crainte à se rendre là haut.

Et pourquoi craindrait-il? — Tous ceux qu'il aimait le plus ne reposent-ils pas là?

Autour de lui, tout a disparu. Il ne compte plus les absences, et c'est presque journalièrement qu'il se rend à ce lugubre pèlerinage. Il ne porte plus que des vêtements de deuil. Et les voitures funèbres qui, jadis, se mouvaient si lentement au gré de ses membres alertes, vont trop vite aujourd'hui pour ses jambes tremblantes, usées par le chemin pénible qu'elles ont trop parcouru. Il connaît maintenant tous les gardiens qui le saluent tristement, comme un vieil ami sur le point de faire son dernier voyage dans la morne cité, mais placé, rigide et froid, dans la boîte oblongue qui lui est si familière.

Et il se souvient de ses premières entrées en ce lieu. Autrefois, le vaste champ était désert; aujourd'hui, il n'y a plus de place. Les monuments se touchent, les croix se joignent, les arbres s'étreignent comme des bras de morts amis, comme des bras de morts heureux de se trouver très proches et tous ensemble. Cercueil par cercueil, tous ceux de son temps sont venus là. Il ne peut faire un pas sans rencontrer dix noms qui sont de chers souvenirs. Et il songe, l'infortuné, et

son cœur sanglote de ne pouvoir mettre un nom ami sur les faces indifférentes de ceux qu'il croise, en bas, dans le cloaque des rues neuves où il ne retrouve plus son chemin.

Oh! le pauvre vieillard! Il n'a plus peur de la cité des morts, et c'est hors d'elle maintenant que pour lui plane l'épouvante.

L'un de cette "Côte des Neiges" redoutée des jeunes qui ont la foi aveugle en un bonheur possible, il a la sensation poignante d'avoir quitté un pays de repos, de silence grave et de douce méditation, pour le trouble et le tumulte d'un chaos ennemi. Ce n'est plus qu'un vieil étranger parmi des jeunes hommes.

Aussi lorsque le soir, la brune, au seuil de la cité des morts, il s'arrête pour écouter les rumeurs qui montent de la ville enfiévrée, il se demande pourquoi il ne demeure pas tout de suite sous les feuillages sombres, afin d'éviter aux autres la pénible montée.

VITE.

Si votre enfant à la coqueluche, soignez-le avec du RAUME RHUMAL qui arrêtera les quintes si douloureuses pour le bébé et pour sa pauvre mère.

Nous n'avons pas haussé le prix de nos tabacs. Le tabac à fumer "Amber," le tabac à chiquer "Bobs," "Currency" et "Fair Play" sont de la même dimension et les prix sont les mêmes pour le consommateur. Nous avons aussi prolongé le temps nécessaire au rachat des petites Raquettes jusqu'au 1er janvier 1904.

The Empire Tobacco Co. Limited

L. J. A. SURVEYER

IMPORTATEUR DE

Ferronnerie, Coutellerie, Outils de toutes sortes, Peintures préparées, Vernis, Pinceaux, etc., etc.

Prix les plus bas et satisfaction garantie.

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

2ème porte de la rue Craig.

Les ordres par la malle reçoivent une attention spéciale.

LOUIS BECIGNEUL

Importateur et marchand de

VINS et LIQUEURS.

GROS ET DETAIL.

Embouteilleur des célèbres BIÈRES et PORTER de la

SILVER SPRING BREWERY CO. LIQUEURS DOUCES - EAUX MINÉRALES et gaz-usés de J. H. BRYANT de Sherbrooke, Que. CIGARES domestiques et importés.

No. 12

CHASSEURS - CANADIENS

Par L. BOUSSENAUD.

(Suite.)

Le directeur, un Russe ami d'Alexis Bogdanoff, dont l'exactitude est proverbiale, ne se montre pas.

Voilà qui est réellement étrange et semble déconcerter ces aventuriers qui réclament à cor et à cri, dans les idiomes les plus variés, monsieur Yvan!

Ils ont quinze jours à toucher, c'est-à-dire, à une piastre en moyenne par jour, environ soixante-quinze francs. Quinze jours de travail, on pourrait dire de soir, car si l'administration les nourrit copieusement, elle est parcimonieuse sous le rapport des boissons fermentées.

Et qui bit aventurier, dit généralement homme atteint de pépie suraiguë...

Aussi le jour de paye est jour de chômage et d'orgie monstre chez les bar-keepers dont ces agglomérations sont toujours amplement pourvues:

— Monsieur Yvan... Monsieur Yvan!... on est-il, ce coquin de directeur... a-t-il enlevé la caisse?...

» Voyons, monsieur Yvan, il y a là de bons garçons dont le gosier desséché, ulcéré par les poussières schisteuses, a besoin d'un bain réparateur d'alcool...

» Allons, coquin!... fils de louve! nos piastres!... Tu n'as donc jamais eu soif, toi!...

Le tumulte va grandissant, et les assoiffés, après s'être bousculés, asticoités pour s'amuser, perdent tout à fait patience et sortent de leurs haillons pittoresques des revolvers avec lesquels ils s'amuse à briser les vitres.

Jean Jacques et François, moins alarmés encore qu'ennuyés de ce tapage, ne peuvent intervenir. Ils sont absolument inconnus des travailleurs, partant, sans la moindre influence.

Mals, enfin, demande à son tour Jean, pourquoi M. Yvan est-il invisible hier soir à dix heures?

— Nous avons pris un grog avec lui; et il est rentré dans son appartement en fumant sa pipe, et à partir de ce moment...

— Parbleu! dit Jacques, moutons chez lui... au premier étage... vingt marches à gravir...

— Et surtout veillons à ne pas nous faire éborgner par ces imbéciles qui prennent pour cible les fenêtres, et taillent de la besogne aux vitriers de Bakerfield.

Jean frappe à la porte presque timidement, puis ne recevant pas de réponse cogne plus fort.

Rien encore.

François, en se baissant pour regarder dans le trou de la serrure, aperçoit entre deux lames du paquet, juste au dessus de la porte, une coulée noireâtre.

— Voyez donc frères, dit-il à voix basse, avec un horrible serrement de cœur, on dirait du sang!

— Du sang!... c'est vrai!... — Enfonçons la porte.

Le lourd panneau de cèdre qui eût résisté à l'effort de quatre hommes ordinaires, s'effondre au premier choc, sous l'irrésistible poussée de Jean.

Un spectacle effroyable s'offre soudain à leur vue.

Sur son lit, complètement défilé et dont les draps sont rouges comme si on les avait trempés dans le sang, est étendu le malheureux directeur, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

Une plaie affreuse sectionne le cou jusqu'à la colonne vertébrale, qui seule maintient la tête au tronc.

A terre, un rasoir taché de sang et tout ébréché...

Dans la cheminée, un monceau de cendre produites par la combustion de papiers. Un bureau-caisse est ouvert; de nombreux dossiers posés sur le dessus, ou serrés dans les tiroirs, et dont les jeunes gens connaissaient l'existence, ont disparu.

— Mort!... monsieur Yvan, balbutie François tout saisi.

— Assassiné, dit Jean.

— Tu crois?... demande Jacques.

— J'en répondrais.

» Ce rasoir est là pour faire croire à un suicide, comme aussi la porte fermée.

» Mais voyez donc ces traces de pieds, dans l'âtre, et ces paquets de suie tombés sur les cendres...

» Voilà le chemin pris par l'assassin.

III

Entrée en scène de Guillaume le rouge. — Deux heures de répit. — Chez Sam l'empoisonneur. — Crêdit inexplicable. — Pas d'argent. — Poule ivre et furieuse. — Traîtrise. — Où Jean l'échappe belle. — Guillaume le rouge pris au so. — Haillons. — Les clefs de la caisse. — "C'est vous l'assassin!"

La nouvelle foudroyante de l'horri-

ble mort du directeur produisit une émotion bien naturelle dans le clan des mineurs.

Puis, comme après tout ces déclassés sous des gens familiarisés avec la vue des cadavres, comme la plupart d'entre eux ont fait « luire le soleil à travers une ou plusieurs poitrines » la sensation fut courte.

— M. Yvan est mort, soit!... c'est très malheureux, surtout pour lui.

» Mais cela n'empêche pas qu'on nous paye.

» La compagnie nous doit... Nous lui avons fait crédit pendant deux semaines de notre labeur et de notre soif...

» Il nous faut de l'argent.

— Mais, vint dire le commis tout troublé, les clefs de la caisse ont disparu...

— Mauvaises raisons! écria l'orateur coiffé d'un immense feutre, et plastronné d'une gigantesque barbe rouge; il y a toujours plusieurs clefs!

— Elles ne vont pas les unes sans les autres, larminoie le commis qui commença à trembler.

— Qu'on nous montre la caisse, nous nous chargerons bien de l'ouvrir.

— De l'argent!... de l'argent!... hurlent sur tout les tons les énergumènes en scandant à plein gosier les trois syllabes.

— Attendez un peu!...

— Où est Perrot, l'Homme-Bisson? — Parti avec un m'lord!

— Perrot est un sans-cœur, de nous laisser sans le sou.

— Mettons le feu à la maison, nous verrons après.

— Mais enfin, vocifère l'homme à

la barbe rouge, il y a bien quelqu'un pour remplacer Perrot.

— Oui, ses neveux.

— Où sont-ils?

» Ont-ils peur?... ils se cachent comme des sables mouillés.

» Sommés pour ainsi dire d'intervenir, les trois jeunes gens, très calmes devant cette foule exaspérée, sortent du vestibule et apparaissent sur le perron dominant les énergumènes qui poussent à leur vue des ah!... ah!... plein d'ironie.

— On dit que nous avons peur... que nous nous cachons, s'écrie Jean d'une voix dominante toutes les ca-meurs.

» Qui prétend cela?

— Soit! vous ne vous cachez pas... vous n'avez pas peur, répond l'orateur barbu.

» Mais, puisque vous représentez la direction, payez-nous ou faites-nous payer.

— Bravo!... Bien répondu, Red-Bill.

J'ai essayé d'ouvrir la caisse.

— Eh bien?

— Impossible!

» Il faut le concours des deux clefs; et celle du directeur, on vient de vous le dire, a disparu.

— Tout ça, c'est des histoires à mourir de soif, clame Red-Bill qui semble décidément vouloir prendre la tête de la protestation.

— Oui!... oui!... Guillaume le Rouge a raison!

» Assez de discours!... Au fait!... A bas la maison!... A sac la caisse!

— Et quand vous aurez tout démolli, tout pillé, tout bu, observe Jean, serez-vous bien plus avancés?

NOTES LOCALES

LAC MEGANTIC.

Mme Néré Vasseur, mère de M. S. N. Vasseur, est retournée à St-Pé de Bagot après avoir passé une quinzaine chez son fils.

M. J. A. Swan, de la maison W. R. Webster et Cie, fabricants de cigares de Sherbrooke, était ici jeudi, venant de la Nouvelle-Ecosse.

M. J. A. Renaud, représentant de la maison P. Garreau fils et Cie de Québec, est passé à Mégantic lundi, et comme de coutume, il a fait d'excellentes affaires.

Parmi les nombreux représentants de commerce qui ont passé à Lac Mégantic cette semaine, citons M. Hector Amyot, de la maison Jos. Amyot de Québec, qui est venu chez nous avec sa gracieuse jeune femme.

La vente aux enchères des lots au cimetière s'est continuée dimanche dernier. Elle a rapporté plus de \$100. On va maintenant fixer un prix régulier pour les lots restants. Ce prix variera selon la situation qu'ils occupent.

Le Queen's Hôtel est en pleine prospérité. Lundi soir, en outre des voyageurs inscrits, quinze représentants de commerce y sont descendus. Il n'y avait pas une chambre vide. Cela fait honneur à la sage direction de son nouveau propriétaire, M. P. A. Leduc.

Dimanche dernier, à la grand'messe, l'orgue a été tenu par M. Edouard Codère, professeur de chant au séminaire de Sherbrooke. Après les vêpres, il y a eu une assemblée des dames zélatrices de l'apostolat de la prière, sous la présidence de M. le curé. Au salut du Saint Sacrement, Mme Edouard Codère a chanté avec beaucoup d'âme et une maîtrise admirable le *Salve Regina* et le magnifique *Benedictus* de Gounod.

Le tirage de la raffle au profit des élèves de l'Académie des Frères a eu lieu mardi dernier.

A cet effet, les Frères et les élèves se sont réunis dans la salle de récréation de l'Académie, et l'opération du tirage eut lieu en présence de M. Alph. Cauchon, secrétaire des commissaires d'école.

Sur l'invitation du Frère directeur, le jeune Roméo Bruneau est invité à tirer le premier numéro, donnant droit à la montre d'or. Ce numéro, c'est le 313, appartenant à M. E. Leclerc, de St-Henry Junction.

Le deuxième lot, album photographique, est tiré par Jean M. René. C'est le no 67, à M. Philias Perrault, de St-Alban.

Vient le tour de l'horloge. Arthur Labrecque tire le no 312, qui favorise M. S. Dion, de Lévis.

Le no 43 est sorti par Joseph Lachance et fait de M. Jean Chervin, de Chesham, le propriétaire du tableau.

Enfin M. Alph. Cauchon a extrait de l'urne le no 405 qui fait de M. W. T. Duncan le légitime propriétaire d'un très beau bœuf.

Cette raffle a produit une soixantaine de dollars. Cette somme sera en partie affectée à la création d'une bibliothèque scolaire.

Le Frère directeur est enchanté de ce résultat, et il nous charge de remercier en son nom toutes les personnes qui ont contribué au succès de cette intéressante opération.

Samedi dernier, 25 octobre, notre directeur, le Dr G. A. Codère célébrait le dixième anniversaire de son mariage. Cette étape de la vie conjugale donne lieu à une manifestation comme sous le nom de "noces de fer-blanc."

Pour célébrer ces noces, une foule de parents des époux sont venus à Lac Mégantic apporter à M. et Mme G. A. Codère leurs vœux de bonheur. Ce sont : Mme Vve François Codère, mère du docteur Codère ; MM. Louis A. Codère, L. J. Codère, Eugène Codère, Edouard Codère et J. H. D. Codère, ses frères, venus de Sherbrooke avec leurs dames— M. Edouard Laroche et Mme Laroche, de Québec, père et mère de Mme G. A. Codère. M. et Mme J. D. Blanchard de Cookshire.

Les cadeaux offerts aux protagonistes de la fête ont été nombreux et riches. Parmi eux, on remarque un lot d'objets de circonstance, c'est-à-dire un lot d'ustensiles en fer-blanc.

Cent seize pièces de ferblanterie ont été ainsi offertes, tant par les parents que par les familles Lésperance, Bernier, Bureau, Letellier et autres amis. Il y a dans ce lot un spécimen de tous les objets qui se fabriquent en fer-blanc. C'est au point que si le Dr Codère se décidait à voyager pour une maison qui fabrique ces articles, sa collection d'échantillons est au grand complet. Seulement, il paraît qu'il y a eu des richesses parmi les donateurs. En effet, plusieurs de ces objets n'ont du fer blanc qu'une vague apparence et sont en aluminium. Mais ce n'était pas la peine de se fâcher pour si peu, surtout un pareil jour, et le Dr Codère a bien voulu fermer les yeux sur cette supercherie.

Il y a eu dimanche soir grande fête chez le docteur, et nous sommes sûr d'être cru sur parole lorsque nous affirmons qu'on s'est superlativement amusé.

M. Laporte, de la grande maison Laporte et Martin, de Montréal, est venu ici pour affaires dans le cours de la semaine.

M. et Mme L. P. Villeneuve, sans souci désormais sur le sort du Queen's hôtel dont M. P. A. Leduc a pris la direction, sont partis faire un voyage d'agrément. Ils feront escale à Montréal, New York et Boston, puis reviendront hiverner dans leur belle propriété de Lac Mégantic.

Dans notre numéro du 20 septembre, nous avons signalé le départ de plusieurs de nos concitoyens, employés du C.P.R. Ces messieurs étaient dirigés sur le Nord-ouest et devaient convoyer des trains de blé sur différents points du Dominion. La compagnie estime tellement leurs services qu'elle veut les garder tout l'hiver et les envoyer à Winnipeg. Cela n'a pas l'air de faire plaisir à tout le monde, notamment à M. Arth. Roy, qui a laissé sa famille croyant n'être absent que six semaines.

AGNES

Nous apprenons avec peine que M. Albert Andrews, parti au mois d'août dernier, pour le Nord-Ouest sur la ligne du C. P. R., est en traitement à Winnipeg pour la fièvre typhoïde.

M. Jos. Roy, de Piopolis et M. Jos. Blais, de Lac Mégantic, se sont mariés lundi dernier. Le premier a épousé Melle Clara Turgeon ; le second, Melle Philomène Roy. Comme les mariés sont deux bons amis, et que leur maison était trop petite pour recevoir et recréer leurs nombreux invités,

ils ont eu l'idée de s'associer pour louer la salle des fêtes d'Agnes, et y donner un bal réunissant les invités des deux noces.

La fête a été charmante, et la nuit du lundi au mardi de cette semaine fera époque dans les souvenirs des invités autant que dans ceux des mariés.

NEGLIGENCE INJUSTIFIABLE

Il a bien peu souci de sa santé, celui qui ne cherche pas à guérir sa bronchite avec le BEAUME RHUMAL.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE
REDUCTION CONSIDERABLE
Sur Violons, Violoncelles, Contre-basses à cordes, Mandolines, Guitares, Cornets, Flûtes, Clarinettes, Accordéons, etc.

250 Violons à vendre à partir de \$1.50 chaque, à \$100.00.

Cordes de violons 15, 20, 25 et 30c la pièce
GRAND CHOIX de romances, chansonnettes, opérettes, etc.
Demandez le nouveau catalogue de musique vocale et instrumentale.

EDMOND HARDY,
1676 rue Notre-Dame, Montréal.

EXAMEN DES YEUX GRATIS

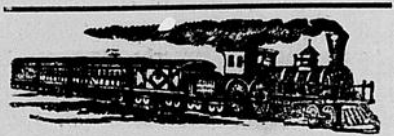
LE SPECIALISTE **BEAUMIER**
A l'Institut d'Optique Américain
1854 rue Sainte Catherine
Coin Cadieux, MONTREAL

Est le meilleur FABRICANT et ADJUSTEUR de LUNETTES, LONGUEUX yeux ARTIFICIELS, etc. de Montréal, pour renforcer les NERFS OPTIQUES et bien voir de LOIN et PRES et guérison d'YEUX. Qualité et ouvrage garantis. Ouvert jour et nuit. Le dimanche de 1 à 4 hrs p. m.

AVIS. — Pas d'Agents sur le chemin pour notre MAISON fondée et RESPON-SABLE.
Assortiment au complet en Lunetteries, or, argent, nickel, acier, etc.

Riendeau Hotel

58-60 Jacques-Cartier Square
Opposite the City Hall.
J. A. TANGUAY, Prop.
The most centrally situated Hotel in Montreal.



Quebec Central Railway

Service des trains entre Mégantic et Québec
DEPART DE MEGANTIC.
Le train d'accommodation quittant Mégantic à 7 heures a. m. arrive à Lévis à 1.10 et à Québec à 1.15 heures.
Le train mixte quittant Mégantic à 7.50 heures a. m. arrive à Lévis à 6.10 p. m. et à Québec à 6 heures 30 p. m.
ARRIVEE A MEGANTIC.
Le train d'accommodation quittant Québec à 2.30 heures p. m., quitte Lévis à 3 hrs p. m. et arrive à Mégantic à 4 heures p. m.
Le train mixte quittant Québec à 8.30 heures a. m. quitte Lévis à 9 heures a. m. et arrive à Mégantic à 8 hrs p. m.
Les trains de la division de Mégantic circulent tous les jours, excepté le dimanche.
Pour les horaires, billets circulaires et autres informations, s'adresser aux agents de la compagnie.
FRANK GRUNDY, J. H. WALSH,
Gérant général. Agent gén. des passag.

LA FONCIERE
Compagnie d'Assurance
Mutuelle contre le Feu.
BUREAU PRINCIPAL
68 RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL.
LA FONCIERE est incorporée d'après les lois de la Province de Québec, et opère sous le contrôle du gouvernement.
En s'assurant dans cette Compagnie, l'assuré paie de 20 à 30 p. c. sur les taux d'assurance, et l'on encouragera une compagnie essentiellement Canadienne, gardant ses capitaux dans la Province.
T. et V. LACHANCE,
AGENTS, LAC MEGANTIC.

KING EDWARD VII
Whisky Ecossais - -
(EXTRA SPECIAL).
DISTILLÉ ET EMPOUTEILLÉ PAR
GREENLESS BROTHERS,
ARGYLLSHIRE, SCOTLAND.
COGNAC Espagnol PUR.
JIMENEZ & LAMOTHE
TROIS ÉTOILES (***) VIEUX DE 12 ANS
Est le produit pur de la distillation du jus de raisins Espagnols
Recommandé par la Fraternité Médicale.
En vente chez tous les Epiciers, Marchands de Vins, etc.
LAWRENCE A. WILSON CIE.,
AGENTS, Montréal.

D. McMANAMY & Cie
MARCHANDS DE
LIQUEURS
(EN GROS SEULEMENT.)
Agents pour tout le Dominion des fameux
Cocktails Saratoga.
SHERBROOKE, P. Q.

Ferronnerie, Quincaillerie et Cuir
FER ET ACIER en barre.
SCIES-RONDES,
SELLERIE, CORDONNERIE
COURROIES, VERRES à Vitres, PEINTURES, HUILES
POELES, Etc.
CHARBON Anthracite - Bitumineux
Assortiment complet de Bois et Fournitures de Voitures.
CODERE FILS & CIE.,
161 Rue Wellington
SHERBROOKE, - - Québec.

« Ou sera le travail de demain, assuré, vous le savez, par la compagnie à ses ouvriers ?
— Le blanc bec est avocat !...
— ... Ou prédicants...
— ... Il vaudrait mieux un financier.
— Attendez, continue le jeune homme dont l'énergie grandit avec le péril.
— Quoi ?
— Jusqu'à présent, la *Russie Libre* fidèle à ses engagements, n'a jamais fait perdre un centime à personne.
— Elle doit avoir et possède, j'en suis sûr, bon crédit à flakerville.
— Laissez moi faire appel aux banquiers de la place qui connaissent les ressources de la compagnie.
— Que vous doit-on, en somme ?... votre salaire de quinze jours, de 22 à 25,000 francs ; je vais tâcher de les trouver.
— Ça c'est une idée.
— Combien te font-il de temps ?
— Deux heures.
— Nous t'accordons deux heures... Passé ce délai, nous bhamquardons tout et, si tu nous apportes rien, gare à ta peau.
— Le médis se moque de nous camarades, crie Guillaume le Rouge... il reviendra sans le sou, et nous serons les dindons de la farce.
— Il y a dans la caisse près de 8,000 piastres nous appartenant. Ici cette maudite porte était ouverte, je vous les donnerais.
— Va, préche toujours, grogne Red-Bill, essaye de gagner du temps et de nous monter le coup ; qui vivra verra.
— Moi je m'en vais chez Sam l'Empoisonneur... »

« J'ai besoin d'un drink au jus de Tarentule. En vue de la paye, Sam doit en avoir préparé...
— Le Rouge a raison... allons chez Sam...
— Allons chez Sam... le temps pas sera.
— Mais l'Empoisonneur voudra-t-il faire crédit !
— Nous le faisons bien à la compagnie nous !
Contre toute attente, le bar-keeper si pittoresquement dénommé ; l'Empoisonneur, ouvre tout grands son bar et son crédit.
De mémoire de mineur, et de mineur altéré, on ne vit papeille concendance et pareille profusion chez un débitant de manières très rogues et de relations difficiles avec les clients pourvus d'argent, mais absolument inabordable pour les gens sans le sou.
Chose extraordinaire, Ssm daigne entr'ouvrir ses lèvres enduites de jus de tabac et montrer dans une grimace qui a la prétention d'être un sourire, les chicots noirâtres, implantés dans sa mâchoire, comme des tessons sur un mur.
Enfin, phénomène absolument renversant, Sam l'empoisonneur pousse à la consommation et verse à profusion les brinks les plus incendiaires.
Aussi la bar plein, archi-plein, bérborde-t-il jusque sur le trottoir en bois où sont installés provisoirement, à la diable, des tables, des bancs, des caisses, pes fûts vides.
Les Ghinoes, dont l'habituelle rapacité s'allie à une incomparable sobriété, voyant que pr une étrange et peut-être unique pérogation à une habitude invétérée, on oonne à boire sans de-

mander d'argent, s'approchent, glissent cauteusement leurs faces camuses de potiches incassables entre les torses haillonneux des aventuriers, et entendent gouluement les breuvages.
Le bar-keeper pourra-il reconnaître ces clients isolites ? C'est peu probable. Tous les Chinois s'appellent plus ou moins : Li, et semblent coulés dans un moule indentique.
Peu importe à Sam qui ne leur demande même pas leur nom et verse toujours sans compter, sans regarder. Mais, alors, qui donc apayé ou payera tout cela ?
Peu à peu la gaieté monte, loquace, tumultueuse, exubérante. Des rires, des exclamations, des jurons jaillissent de la foule, puis des tonnerres d'applaudissements éclatent quand un Chinois, foudroyé en pleine absorption, s'abat ivre mort. Les plus rudes buveurs se portent des défis stupides accueillis avec enthousiasme. On parie avec fureur, sur parole, naturellement, et l'on en arrive, peu à peu, à oublier la compagnie *Free-Russia*, la mort horrible du directeur, la caisse close, comme un bastion de métal, et l'absence du numéraire.
Qu'importe, du moins pour l'instant la paye, puisqu'on boit à satiété, puisqu'on commence réellement à s'amuser, sous l'œil paternel de Sam qui laisse casser, briser son matériel, sans seulement faire : ouf ! Lui, qui jadis, pour un verre en morceaux, mettait la main au pistol-pocket et sortait le Smith et Wesson tout armé.
Les deux heures accordées à Jean sont enfin écoulées. L'assistance, très galamment allumée, ne demande qu'à continuer cette aimable et peu coûteuse

absorption, Quelqu'un avise de demander :
— A propos, et notre argent ?... Le médis doit être revenu de Baker-ville.
Ce quelqu'un est peut-être Red-Bill... C'est lui-même...
On lui répond :
— Bah !... Laisse donc... nous avons le temps... puisque nous avons à boire tant que nous voulons.
— Boire !... c'est bien, riposte Guillaume le Rouge en grimant sur sa caisse, de façon à dominer l'assistance devenue un peu houleuse, mais la fête sera incomplète si nous ne jouons pas... ne trouvez-vous qu'un petit poker ?
— C'est vrai... jouons.
— Pour jouer il faut de l'argent...
— En outre, ce bon Sam se lassera peut-être, s'il ne voit pas la couleur de nos piastres.
— Oui ! fait le bar-keeper en dodelinant de haut en bas la tête, et en échangeant avec Bill un rapide coup d'œil.
— Alors, plus de crédit ?
— Plus de crédit ! rugit Sam, tant qu'on vous devra de l'argent ; après, nous verrons...
— Allons, camarades, faites payer ces mauvais riches qui laissent tirer la langue à de braves travailleurs comme vous.
— Encore une rasade !...
— Pas une goutte !... Allez chercher votre dû.
Il est inutile d'insister quand Sam a posé un ultimatum. On le sait, et l'on ne discute pas. Le bar se vide en un clin d'œil, afin de revenir le plus tôt possible, car la soif, loin d'être calmée par

cette absorption, a été plutôt augmentée.
La foule des ouvriers, infiniment plus excitée que le matin, entoure pour la seconde fois le guichet toujours clos et accueille par un ouragan de malédictions le commis qui prononce quelques mots.
Les premiers en tête ont distinctement entendu ; les plus éloignés ont vaguement saisi des lambeaux de la phrase.
— Pas d'argent... attendre... reprendre les travaux...
— Fils de chien ! Faussaire ! Assassin ! Pirate ! On va te scalper !
Contre toute prévision, Jean a trouvé dans les banques de Baskerville un accueil glacial et éprouvé des refus obstinés, comme si la garantie de la mine *Free-Russia* n'était pas cent fois au moins suffisante.
Il a fait valoir en vain les excellentes raisons tirées d'un cas de force majeure, les valeurs enfermées, le directeur assassiné, les ouvriers près de se révolter, tout a été inutile.
Il semble qu'on mot d'ordre ait été donné à chacun pour manifester la plus hautaine indifférence, jusqu'au shérif, qui reçut par un haussement d'épaules la nouvelle du crime et entendit en sifflant la déclaration du jeune homme.
Jean revint exaspéré à froid, rageant en dedans, et dit de sa voix tranquille contrastant avec les mouvements de ses narines et les froncements de ses épais sourcils.
— Je crois que l'oncle Perrot a eu tort d'aller à la chasse au bighorn.
— Il aurait fait un bon quatrième à passer l'assaut qui se prépare

LE CHOMAGE

Le matin, quand les ouvriers arrivent à l'atelier, ils le trouvent froid, comme noir d'une tristesse de ruine. Au fond de la grande salle, la machine est muette, avec ses grands bras maigres, ses roues immobiles; et elles met à une mélancolie de plus, elle dont le souffle et le branle anime la maison d'ordinaire, du battement d'un cœur de géant, rude à la besogne.

Le patron descend de son petit cabinet. Il dit d'un air triste aux ouvriers :

— Mes enfants, il n'y a pas de travail... aujourd'hui... Les commandes n'arrivent plus; de tous les côtés, je reçois des contre ordres, je vais rester avec de la marchandise sur les bras.

Ce mois de décembre, sur lequel je comptais, ce mois de gros travail, les autres années, menace de ruiner les maisons les plus solides... Il faut tout suspendre.

Et, comme il voit les ouvriers se regarder entre eux avec la peur du retour au logis, la peur de la faim du lendemain, il ajoute, d'un ton plus bas :

— Je ne suis pas égoïste, non, je vous le jure... Ma situation est aussi terrible peut-être que la vôtre. En huit jours, j'ai perdu cinquante mille francs.

J'arrête le travail, aujourd'hui, pour ne pas creuser le gouffre davantage, et je n'ai pas le premier sou de mes échéances du 15... Vous voyez, je vous parle en ami, je ne vous cache rien. Demain, peut-être, les huissiers seront ici. Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas? Nous avons lutté jusqu'au bout. J'aurais voulu vous aider à passer ce mauvais moment; mais c'est fini, je suis à terre; je n'ai plus de pain à partager.

Alors, il leur tend la main. Les ouvriers la lui serrent silencieusement. Et, pendant quelques minutes, ils restent là, à regarder leurs outils inutiles, les poings serrés. Les autres matins, dès le jour, les limes chantaient, les marteaux marquaient le rythme; et tout cela semble déjà dormir dans la poussière de la faillite. C'est vingt, c'est trente familles qui ne mangeront pas la semaine suivante. Quelques femmes qui travaillaient dans la fabrique ont des larmes au bord des yeux. Les hommes veulent paraître plus fermes. Ils font les braves, ils disent qu'on ne meurt pas de faim dans Paris.

Puis, quand le patron les quitte et qu'ils le voient s'en aller, voté en huit jours, écrasé peut-être par un désastre plus grand encore qu'il ne l'avoue, ils se retirent un à un, étouffant dans la salle, la gorge serrée, le froid au cœur, comme s'ils sortaient de la chambre d'un mort. Le mort, c'est le travail, c'est la grande machine muette, dont le squelette est sinistre dans l'ombre.

L'ouvrier est dehors, dans la rue, sur le pavé. Il a battu les trottoirs pendant huit jours, sans pouvoir trouver du travail. Il est allé de porte en porte, offrant ses bras, offrant ses mains, s'offrant tout entier à n'importe quelle besogne, à la plus rebutante, à la plus dure, à la plus mortelle. Toutes les portes se sont refermées.

Alors, l'ouvrier a offert de travailler à moitié prix. Les portes ne se sont pas rouvertes. Il travaillerait pour rien qu'on ne pourrait le garder. C'est le chômage, le terrible chômage qui sonne le glas des mansasards.

Au bout des huit jours, c'est bien fini. L'ouvrier a fait une suprême tentative, et il revient les mains vides, éreinté de misère. La pluie tombe; ce soir-là, Paris est funèbre dans la boue. Il marche sous l'averse, sans la sentir, n'entendant que sa faim, s'arrêtant pour arriver moins vite. Il s'est penché sur un parapet de la Seine; les eaux grosses coulent avec un long bruit; des rejaillissements d'écume blanche se déchirent à une pile du pont. Il se penche davantage, la coulée colossale passe sous lui, en lui jetant un appel furieux. Puis, il se dit que ce serait lâche, et il s'en va.

La pluie a cessé. Le gaz flamboie aux vitrines des bijoutiers. S'il crevait une vitre, il prendrait, d'une poignée, du pain pour des années. Les cuisines des restaurants s'allument et, derrière des rideaux de mousseline blanche, il

aperçoit des hommes qui mangent. Il hâte le pas, il remonte au faubourg, le long des pâtisseries, des charcuteries, des pâtisseries, du tout-Paris gourmand qui s'étale.

Comme la femme et la petite fille pleuraient, le matin, il leur a promis du pain pour le soir. Il n'a pas osé venir leur dire qu'il avait menti, avant la nuit tombée. Tout en marchant, il se demande comment il entrera, ce qu'il racontera pour leur faire prendre patience. Ils ne peuvent, pourtant, rester plus longtemps sans manger. Lui, essaierait bien, mais la femme et la petite sont trop chétives.

Et, un instant, il a l'idée de mendier. Mais quand une dame ou un monsieur passant à côté de lui, et qu'il songe à tendre la main, son bras se raidit, sa gorge se serre. Il reste planté sur le trottoir, tandis que les gens comme il faut se détournent, le croyant ivre, à voir son masque farouche d'affamé.

La femme de l'ouvrier est descendue sur le seuil de la porte, laissant en haut la petite endormie. La femme est toute maigre, avec une robe d'indienne. Elle grelotte dans les souffles glacés de la rue.

Elle n'a plus rien au logis; elle a tout porté au Mont-de-Piété. Huit jours sans travail suffisent pour vider la maison. La veille, elle a vendu la dernière poignée de laine de son matelas; le matelas s'en est allé ainsi; maintenant, il ne reste que la toile. Elle l'a accroché devant la fenêtre pour empêcher l'air d'entrer, car la petite tousse beaucoup.

Sans le dire à son mari, elle a cherché de son côté. Mais le chômage a frappé plus rudement les femmes que les hommes. Sur son palier, il y a des malheureuses qu'elle entend sangloter pendant la nuit. Elle en a rencontré une tout debout au coin d'un trottoir; une autre est morte; une autre a disparu.

Elle, heureusement, a un bon homme, un mari qui ne boit pas. Ils seraient à l'aise, si des mortes-saisons ne les avaient pas dépouillés de tout. Elle a épuisé les crédits; elle doit au boulanger, à l'épicier, à la fruitière, et elle n'ose plus même passer devant les boutiques. L'après-midi, elle est allée chez sa sœur pour emprunter vingt sous; mais elle a trouvé, là aussi, une telle misère qu'elle s'est mise à pleurer, sans rien dire, et que toutes deux, sa sœur et elle, ont pleuré longtemps ensemble. Puis, en s'en allant, elle a promis d'apporter un morceau de pain, si son mari rentrait avec quelque chose.

Le mari ne rentre pas. La pluie tombe; elle se réfugie sous la porte; de grosses gouttes clapotent à ses pieds, une poussière d'eau pénètre sa mince robe. Par moment, l'impatience la prend, elle sort, malgré l'averse; elle va jusqu'au bout de la rue, pour voir si elle n'aperçoit pas celui qu'elle attend, au loin, sur la chaussée. Et, quand elle revient, elle est trempée; elle passe ses mains sur ses cheveux pour les essuyer; elle patiente encore, secouée par de courts frissons de fièvre.

Le va-et vient des passants la coude. Elle se fait toute petite pour ne gêner personne. Des hommes la regardent en face. Tout le Paris suspect, la rue avec sa boue, ses clartés crues, sesroulements de voitures, semble vouloir la prendre et la jeter au ruisseau. Elle a faim. En face, il y a un boulanger, et elle pense à la petite qui dort, en haut.

Puis, quand le mari se montre enfin, filant comme un misérable le long des maisons, elle se précipite, elle le regarde anxieusement.

— Eh bien! balbutie-t-elle.

Lui, ne répond pas, baisse la tête. Alors, elle monte la première, pâle comme une morte.

En haut, la petite ne dort pas. Elle s'est réveillée, elle songe, en face du bout de chandelle qui agonise sur un coin de la table. Et on ne sait quoi de monstrueux et de navrant passe sur la face de cette gamine de sept ans, aux traits flétris et sérieux de femme faite.

Elle est assise sur le bord du coffre

qui lui sert de couche. Ses pieds nus pendent, grelottants; ses mains de poupée malade ramènent contre sa poitrine les chiffons qui la couvrent. Elle sent là une brûlure, un feu qu'elle voudrait éteindre. Elle songe.

Elle n'a jamais eu de jouets. Elle ne peut aller à l'école parce qu'elle n'a pas de souliers. Plus petite, elle se rappelle que sa mère la menait au soleil. Mais cela est loin. Il a fallu déménager; et, depuis ce temps, il lui semble qu'un grand froid a soufflé dans la maison. Alors, elle n'a plus été contente; toujours elle a eu faim.

C'est une chose profonde dans laquelle elle descend sans pouvoir la comprendre. Tout le monde a donc faim? Elle a pourtant tâché de s'habituer à cela, et elle n'a pas pu. Elle pense qu'elle est trop petite, qu'il faut être grande pour savoir. Sa mère sait, sans doute, cette chose qu'on cache aux enfants. Si elle osait, elle lui demanderait qui vous met ainsi au monde pour que vous ayez faim.

Puis, c'est si laid, chez eux! Elle regarde la fenêtre où bat la toile du matelas, les murs nus, les meubles écopés, toute cette honte du grenier que le chômage salit de son désespoir. Dans son ignorance, elle croit avoir rêvé des chambres tièdes avec de beaux objets qui luisaient; elle ferme les yeux pour revoir cela; et, à travers ses paupières amincies, la lueur de la chandelle devient un grand resplendissement d'or dans lequel elle voudrait entrer. Mais le vent souffle, il vient un tel courant d'air par la fenêtre qu'elle est prise d'un accès de toux. Elle a des larmes plein les yeux.

Autrefois, elle avait peur, lorsqu'on la laissait toute seule; maintenant, elle ne sait plus, ça lui est égal. Comme on n'a pas mangé depuis la veille, elle pense que sa mère est descendue chercher du pain. Alors, cette idée l'amuse. Elle taillera son pain en tout petits morceaux; elle les prendra lentement, un à un. Elle jouera avec son pain.

La mère est rentrée, le père a fermé la porte. La petite leur regarde les mains à tous deux, très surprise. Et, comme ils ne disent rien, au bout d'un bon moment, elle répète sur un ton chantant :

— J'ai faim, j'ai faim...

Le père s'est pris la tête entre les poings, dans un coin d'ombre; il reste là, écrasé, les épaules secouées par de rudes sanglots silencieux. La mère, étouffant ses larmes, est venue recoucher la petite. Elle la couvre avec toutes les hardes du logis. Mais l'enfant, dont le froid fait claquer les dents, et qui sent le feu de sa poitrine la brûler plus fort, devient très hardie. Elle se pend au cou de sa mère; puis, doucement :

— Dis, maman, demanda-t-elle, pour quoi donc avons-nous faim?

EMILE ZOLA.

Les **POUDRES CEPHALINES** ne contiennent, ni Quinine, ni Morphine, ni Atropine, cependant elles guérissent toujours.

Une aubaine sans égale

Recevoir pour cinq cent le numéro ou \$2.50 par année, un magazine illustré de 40 à 60 pages, où l'on trouve, entre autres, traits, une abondante littérature instructive ou humoristique; deux grandes pages de modes pratiques avec patrons à bas prix; quatre pages d'excellente musique; un feuilleton toujours inédit palpitant et des plus dramatiques; des concours avec prix; des amusements pour grands et petits; des recettes et des conseils médicaux; de 40 à 50 gravures de choix; de luxueux numéros de Noël, des Rois et de Pâques; tout cela est offert par le Samedi.

Adressez à
POIRIER, BESSETTE & Cie
35 rue St Jacques, Montréal

Le **QUININE**, le **FER** et le **VIN**, sont les trois principaux toniques pour les personnes pâles et anémiques. 75 cents la bouteille, à la
Pharmacie du Dr. G. A. Codère,
LAG MEGANTIC.

AVIS.

Toute personne s'abonnant à LA PAIX durant le mois prochain, recevra vingt cinq cartes de visite sur réception de son adresse et du prix d'abonnement.

Canadien Pacifique.

ARRIVÉE A MEGANTIC
Trains venant de Montréal :

Mixte.....	7.55 p. m.
id.....	9.40 a. m.
Express.....	1.15 a. m.

Trains venant de Brownville et Halifax :

Mixte.....	4.45 p. m.
Express.....	2.45 a. m.

DEPART DE MEGANTIC
Trains allant à Montréal :

Mixte.....	7.00 a. m.
id.....	5.30 p. m.
Express.....	2.55 a. m.

Trains allant à Brownville et Halifax :

Mixte.....	10.10 a. m.
Express.....	1.25 a. m.

AVIS.

Toute personne s'abonnant à LA PAIX durant le mois prochain, recevra vingt cinq cartes de visite sur réception de son adresse et du prix d'abonnement.

A VENDRE

Belle Propriété
A MONTREAL,
SITUÉE SUR LA
Rue Saint Laurent

Pour clore une succession l'on vendra bon marché.

Revenu, \$110.00 par mois. Prix, \$11,000
E. LAVIGNE & Cie.
No 83 rue St Jacques, Montréal.

D. S. HISLOP. J. H. HUNTER.
Cable Address: "HISLHUNT, MONTREAL."

Hislop & Hunter,

PRODUCE - - -
Commission Merchants,

BELL TEL. MAIN 710
MERCHANTS' TEL. 408
Correspondance solicited. The highest price obtained on consignments of Poultry, Eggs, Pork, Beef, and produce generally.
7, 9, 11 Youville Sq. Montréal.

Thomas Deery

DEALER IN
POULTRY,
GAME,
EGGS, Etc.
Wholesale and Retail for
Hotels, Steamships & Restaurants.

Stalls: 1, 2 & 3
BONSECOURS MARKET
MONTREAL.

Long distance Bell Telephone No 817.
Correspondance solicited.
Telephones, telegram concerning business are paid by the firm.

Telephone Main 3208.

The Stanton
Lithographing Co.

ENGRAVERS, LITHOGRAPHERS
AND PRINTERS
73 ST. JAMES ST.
MONTREAL.

LA PAIX

Est imprimée par la Compagnie d'Imprimerie de Lac Mégantic.

Cet établissement est aujourd'hui parfaitement organisé, et peut livrer à bon compte des travaux irréprochables, tels que CARTES DE VISITE, CARTES/COMMERCIALES, EN-TÊTE DE LETTRES ET DE COMPTES,

FACTURES, BILLETS, FORMULES POUR MUNICIPALITÉS, CIRCULAIRES, AFFICHES BROCHURES, ETC., ETC.

La **CIE D'IMPRIMERIE DE LAC MEGANTIC** se charge également de la rédaction de :

LETTRES, ADRESSES, PÉTITIONS, SOUMISSIONS, PAGES D'ALBUM, POÉSIES, CHANSONS, ACROSTICHES, ÉPITAPHES, ÉPITHALAMES, MADRIGAUX, DISCOURS, TOAST, ETC., ETC.

Le tout au plus juste prix.

LA GREVE DES MINEURS

EN FRANCE

Le comité de la Fédération des mineurs français a décidé de déclarer la grève générale, qui a commencé vendredi matin.

On estime maintenant que 42,000 hommes sont déjà en grève dans les charbonnages du Nord et que 5,000 ont abandonné le travail dans les environs de St Etienne.

Le comité a publié une proclamation adressée aux camarades mineurs des Etats-Unis, d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique et d'Australie, et dans laquelle il dit :

"La cause que nous défendons est commune à tous. Nous sommes poussés à la dernière extrémité en combattant pour obtenir une légère amélioration de notre misérable état, une rémunération plus équitable avec la réglementation de notre travail pour le présent et une législation qui nous mette à l'abri des strictes nécessités de la vieillesse.

"Nous sommes certains que vous comprendrez votre devoir. Nous vous laissons l'initiative de prendre telles mesures qui vous conviendront le mieux pour nous aider dans cette lutte."

La proclamation exhorte les troupes mobilisées contre les mineurs à se rappeler la conduite du colonel de St Rémy, qui a refusé d'obéir, pendant les troubles scolaires en Bretagne, à des ordres qui étaient contre sa conscience. La proclamation se termine par "Vivent les mineurs de l'Union internationale!"

La déclaration de grève générale du comité de la Fédération des mineurs français rejette la responsabilité de la grève sur les propriétaires de mines, parce que ces derniers ont refusé de discuter les réclamations des mineurs.

Les propriétaires de mines ont assumé cette attitude sous le prétexte que la question de réglementation du travail et des pensions de vieillesse était déjà soumise aux commissions parlementaires et que la grève avait déjà éclaté sans motifs et sans avertissement.

Le Temps calcule qu'il a environ 162,000 mineurs en France et que 60,000 d'entre eux appartiennent à la Fédération.

On commence à discuter sérieusement ici la probabilité d'une hausse sur les prix du charbon pour l'usage domestique et pour l'usage industriel. Le secrétaire du comité des propriétaires de mines, au cours d'une entrevue a prédit la cherté du charbon à Paris cet hiver.

Il a dit que la grève de Pennsylvanie sera en partie responsable de cette hausse des prix, car les ordres ont été donnés en Angleterre de réduire les réserves de charbon qui y sont disponibles et d'augmenter le prix du charbon exporté en France, qui en importe une grande quantité des charbonnages anglais.

Ce fait et la hausse du charbon français, dû à la grève, amèneront certainement des prix de détail excessifs.

NOTES.

— Une correspondance de Saint-Petersbourg nous apprend qu'un vieillard, millionnaire, a été mis à mort par la populace pour avoir violé la loi du sabbat. Le malheureux avait osé allumer du feu quinze minutes avant le coucher du soleil, le jour consacré. Un rabbin, témoin de cette iniquité, provoqua la colère des Juifs contre le malheureux qui fut lapidé.

Ne nous plaignons pas de nos "leagues".

— La ville de Boston est fortunée. Elle a reçu, jeudi dernier, 17,000 tonnes de charbon noir et 3,500 tonnes d'antracite.

— On a constaté que les cimetières, dans le voisinage d'Indianapolis, avaient été tous profanés et quantité de cadavres volés. On estime que plus de 1000 corps morts ont été enlevés depuis deux ans.

— M. A. Martin, représentant de la compagnie McPherson et Cie, de Montréal, a acheté du révérend curé Audet, de St Fabien de Rimouski, le fromage pour le reste de la saison, à raison de 10 1-4c. Les cultivateurs de St Fabien doivent se rejouer, car c'est le plus gros prix qui a été payé à cette saison de l'année.

— Madame Henry Haubens, de Omaha, Neb., qui appartient à l'une des familles les plus en vue de la région, s'est ôtée la vie, avec ses deux fils, âgés de 10 et 12 ans, en ouvrant un bec de gaz dans sa chambre bien close.

Mme Haubens était malade, et l'on croit qu'elle avait l'esprit dé-

Madame Pierre Lamothe, qui souffrait d'Anémie, prend les Pilules Rouges et les forces lui reviennent comme par enchantement.



"Plus que tout autre personne je crois à l'efficacité des Pilules Rouges, car si ma santé est si bonne c'est dû à ce remède.

Vous n'avez pas oublié que j'étais malade depuis quatorze ans. J'étais grasse, mais je n'avais aucune force; tous les jours j'étais obligée de me coucher à cause de la faiblesse. J'avais des douleurs dans les reins, un rin n me faisait vomir, je n'avais pas de courage et je pouvais toujours dormir. J'ai pris six boîtes de Pilules Rouges, elles m'ont fait tant de bien et je me suis trouvée si heureuse que j'ai continué à en prendre encore six autres boîtes. A présent, je suis forte, je suis toujours gaie, je n'ai plus de douleur, et quoiqu'il y ait plus d'un an que je n'aie pas pris vos pilules, je ne me suis pas sentie abattue une seule journée depuis.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, toute la reconnaissance que je conserve aux Pilules Rouges et aussi aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine pour leurs bons renseignements et leurs nombreux conseils. Je désirerais que l'efficacité de votre tonique fût connue partout, et pour cela je vous autorise à publier ma guérison."

MADAME PIERRE LAMOTHE,
St-Germain de Grantham, Que.

BELLE GUERISON.

"Je suis aujourd'hui en parfaite santé et je tiens à faire connaître que ce sont les Pilules Rouges qui m'ont remise sur pieds. Je suis jeune encore, mais cependant je connais et je sais tout ce qu'une maladie longue a de pénible et d'ennuyeux. J'ai souffert pendant trois ans d'une faiblesse décourageante qui, sans me tenir au lit, m'obligeait à me traîner et à mettre de côté tout ce qui aurait pu me procurer quelques plaisirs. Je prenais des toniques de toutes sortes, j'avais eu les soins de deux médecins, mais rien n'y faisait, toujours je demeurais faible et incapable du moindre travail. Je me croyais perdue et je m'étais résignée à l'idée que bientôt la consommation couperait court à ma vie, comme elle l'avait fait déjà pour mon père, ma mère et une de mes sœurs. Le dernier hiver, des irrégularités, un rhume opiniâtre et une toux fatigante venaient encore ajouter à mes inquiétudes. Depuis longtemps je remarquais sur les journaux les témoignages de beaucoup de personnes guéries par l'emploi des Pilules Rouges, et je ne sais pourquoi l'idée de les prendre ne m'était pas venue plus tôt. Je me décidai donc, après trois années de souffrances, à faire usage de ce remède que l'on disait merveilleux; j'écrivis aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, car j'avais retenu que presque toutes les personnes guéries avaient beaucoup retiré de leurs avis.



Après quatre ou cinq semaines de traitement, j'étais toute joyeuse de me sentir moins abattue et un peu plus forte; je continuai alors régulièrement l'usage de mon tonique, ne négligeant pas de m'entourer des soins qu'on m'avait suggérés dans la réponse à ma lettre, et au bout de quelques mois j'étais tout à fait bien. Ce n'est pas seulement un mieux de quelques jours que j'ai obtenu, c'est une guérison véritable, puisqu'il y a plus d'un an que je n'ai pas pris de Pilules Rouges et que je me porte encore à merveille.

J'ai déjà exprimé ma reconnaissance aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, mais je ne veux pas que ce qu'ils ont fait pour moi reste inconnu. Il y a trop de jeunes filles qui souffrent et se désolent pour ne pas leur inspirer de la confiance envers le remède et les médecins qui m'ont sauvée."

MELLE ALINE MONETTE,
Winooski, Vt.

Les Pilules Rouges ne sont que pour les Femmes.

Les Pilules Rouges ne sont que pour les femmes; étant spécialement adaptées à la constitution des personnes du sexe, elles ne manquent jamais de guérir les maux dont elles souffrent, comme le "beau mal," les symptômes du retour de l'âge, les dérangements, les irrégularités, les hémorragies, les troubles de la gestation; elles soulagent aussi les douleurs de l'enfantement et donnent aux mères la force de bien nourrir leurs enfants. En guérissant ainsi les différentes maladies de matrice auxquelles les femmes sont exposées, elles soulagent conséquemment les maux de tête et d'estomac, les douleurs de côtés et de reins et enfin toutes les autres souffrances qui sont la séquence naturelle de ces maladies.

Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre, en même temps que les Pilules Rouges, les Tablettes Purgatives qui sont, comme les premières, manufacturées par la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Les consultations données au No. 274 rue St-Denis, Montréal, par les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, sont absolument gratuites. Ces messieurs donnent aussi des consultations gratuites, par lettres, aux femmes malades qui, ne pouvant se rendre à leurs bureaux, veulent bien leur écrire et leur dire ce qui les inquiète.

Les Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, et les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine ne donnent jamais de consultations en dehors de leurs bureaux.

Fac-simile de la boîte des Pilules Rouges.



Le papier de l'enveloppe est blanc, imprimé en rouge.

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 St-Denis, Montréal.

Il faut continuellement se rappeler que les maladies ont bien peu de prise sur le système lorsque le sang est pur, et que les Pilules Moro, pour les hommes qui ont souffert de Clous, d'Eruptions ou de toute autre maladie de peau indiquant un sang mauvais, sont le remède à prendre.

"Depuis huit ans je souffrais d'impureté du sang qui faisait qu'à tout moment il me sortait des clous sur le corps. Sept médecins différents que j'ai consultés, m'ont traité pendant des années, mais sans résultat. Les Pilules Moro m'ont guéri; j'en ai pris pendant cinq mois. Je n'ai pas eu de clous pendant tout le traitement; depuis longtemps déjà j'ai cessé de faire usage de ces pilules et je suis encore parfaitement bien."

AMEDEE SAUMUR,

47 Wilcox St., Springfield, Mass.



"J'ai pris les Pilules Moro pendant à peu près trois mois, j'étais bien malade lorsque j'ai commencé à les employer et cependant, sous leur effet, ma santé s'est tout à fait rétablie. J'ai beaucoup souffert d'une maladie de rognons, j'avais une démangeaison, une maladie de peau, qui me torturait continuellement et me rendait très nerveux. J'ai consulté les Médecins de la Cie Médicale Moro, je me suis rendu à leur bureau et je leur ai écrit plusieurs fois. A chaque visite que je leur ai faite et dans chaque lettre que j'ai reçue j'ai trouvé beaucoup d'encouragements et une foule d'avis qui m'ont beaucoup aidé. Ces Médecins m'avaient conseillé les Pilules Moro comme remède sûr dans mon cas et c'est avec plaisir que je déclare aujourd'hui que je n'ai pas été trompé. Sous l'action de ce médicament puissant tous mes souffrances sont disparues, mes forces se sont doublées et ma guérison s'est opérée d'une manière parfaite."

JEREMIE LUSSIER,

Chateauguay Bassin, Qué.



Les Pilules Moro ne sont que pour les Hommes.

Les Pilules Moro s'adressent à toutes les affections qui sont l'apanage de l'homme et leur triomphe est surtout dans les maladies rebelles à tout traitement. Elles sont un réparateur du sang, un restaurateur de l'estomac et de la nutrition, et leur emploi peut être indifféremment continué sans aucun danger et avec le plus grand succès, par les hommes faibles ou souffrants. Elles s'assimilent aisément, sont tolérées par les plus difficiles, et sous leur influence on voit le rapide développement des forces, la disparition des maladies et l'accroissement de la santé générale.

Les Pilules Moro guérissent à coup sûr les "efforts," le mal de rognons, les maux de tête, les affections de la vessie, la gravelle, le rhumatisme et les névralgies, les scrofules, le manque d'appétit, la mauvaise digestion, la dyspepsie, la constipation et toutes les autres maladies si fréquentes chez les hommes.

Elles sont aussi un spécifique de l'atonie et de la faiblesse des organes sexuels, les tonifient lorsqu'ils sont prématurément frappés d'impuissance et les mettent en état de remplir les fonctions si importantes de la procréation. Elles groupent sous une forme agréable et sous un petit volume tous les agents capables de restaurer les forces. Les nerfs débilités et inactifs retrouvent en elles toute la puissance énergétique de la jeunesse. Innocuité absolue, résultats curatifs, prompts et complets, que faut-il de plus pour assurer le succès durable d'une merveilleuse médication qui a guéri tant d'hommes souffrants.

Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro donnent, à leurs bureaux, au No. 1724 rue Ste-Catherine, Montréal, des consultations gratuites sur toutes les maladies dont les hommes peuvent souffrir. Ils donnent aussi des consultations par lettres, et

Fac-simile de la boîte des Pilules Moro.



Le papier de l'enveloppe est blanc, imprimé en bleu.

COMPAGNIE MEDICALE MORO 1724 rue Ste-Catherine Montréal.

rangé lorsqu'elle a commis son acte de désespoir.

— Un nouveau soulèvement de paysans s'est produit dans le gouvernement de Poltava, Russie.

D'après des nouvelles envoyées au journal le *Vorwaertz*, des conflits sanglants ont lieu entre les paysans et les troupes qui, actuellement, reçoivent des renforts.

On annonce que plusieurs personnes ont été tuées ou blessées.

— Quatre détenus se sont enfuis de la prison de Moundville, après avoir scié un barreau d'une fenêtre du magasin aux outils. On s'est aperçu de leur évasion dix minutes après qu'elle a eu lieu et le shérif et un grand nombre d'hommes sont partis à leur poursuite.

— Une dépêche de Shamokin dit que des grévistes se sont emparés d'un mécanicien ne faisant pas partie de l'union et qui travaillait pour la Reading Company's Henry Clay Colliery. Il a été jeté à terre et

battu, et à la dernière heure son état était considéré comme désespéré.

— Une jeune employée à l'imprimerie du gouvernement, à Washington, Melle Alice Fisher, a été tuée à coups de revolver par un nommé William Dougherty, également employé à l'imprimerie. Le meurtrier a ensuite tourné son arme contre lui-même et s'est tiré une balle dans la tête.
Mobile: la jalousie.

Nous n'avons pas hausse le prix de nos tabacs. Le tabac à fumer "Amber," les tabacs à chiquer "Bobs," "Currency" et "Fair Play" sont de la même dimension et les prix sont les mêmes pour le consommateur. Nous avons aussi prolongé le temps nécessaire au rachat des petites Raquettes jusqu'au 1er janvier 1904.

The Empire Tobacco Co.

Les témoins

Le "Matin" cite un bel exemple de la confiance qu'on peut accorder aux émoignages en justice:

Hier, vendredi 8 janvier, comparaisait devant la 106 chambre correctionnelle sous l'inculpation de blessures par imprudence, un cocher qui s'était borné à écraser un seul passant.

A quelle allure marchait le fiacre? Toute la question résidait en cet unique point:

Trois témoins, qui avaient assisté à l'accident, ont été entendus aux débats.

Le premier a fait cette déclaration: — Le cheval allais au pas...

Le second:

Le cheval marchait au petit trot...

Avant de faire traduire le troisième témoin, M. le président Fabre ne put s'empêcher de dire:

— Pourvu que le dernier témoin n'aille pas affirmer que le cheval courrait au triple galop!

Le troisième témoin s'avança à la barre.

— Vous avez assisté à l'accident? demanda le président.

— Oui, Monsieur.

— A quelle allure marchait le fiacre?

— Le cheval courait au triple galop...

Un immense éclat de rire emplit aussitôt la salle d'audience; et le cocher, bénéficiant de "l'incertitude du témoignage humain", fut immédiatement acquitté.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux

1. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui-ci d'un autre est responsable du paiement.

2. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur son abonnement, autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'a-

bonné est tenu de donner en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4. Les tribunaux ont décidé que le fait de retirer un journal du bureau de poste ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

LES POUDRES CÉPHALGINES guérissent le Mal de Tête, Migraine, les douleurs rhumatismales, etc. Essayez-les.

300 morceaux de savon de Pin parfumé, à dix centins le morceau, à la Pharmacie du Dr. G. A. Codère.

CORRESPONDANCES

Monsieur le rédacteur,
Ne pouvez-vous pas protester dans votre intéressant journal contre l'état de nos trottoirs. Il y a cependant un comité des chemins au Conseil. De quoi s'occupe-t-il donc ? A cette époque de l'année où les voyageurs sont nombreux, c'est honteux de voir une place de progrès comme la nôtre être ainsi négligée.
Un mot dans LA PAIX donnerait peut-être l'éveil à ceux qui sont chargés de voir à la bonne tenue de nos rues. Nous payons assez de taxes pour avoir au moins des traverses qui permettent aux dames de passer sans s'embourber. Ne serait-il pas temps d'établir un trottoir partant de la maison de Ville jusqu'à la Crossing, et augmenter l'éclairage de ce point qui est insuffisamment éclairé.
Voilà, monsieur le rédacteur, quelques observations qui me paraissent justes ; si vous en jugez de même je vous serais reconnaissant de les publier. Merci d'avance.
Votre bien dévoué,
X.....

Cette lettre, qui nous vient d'un très honorable citoyen, n'a pas besoin de notre approbation pour gagner en justesse. Elle pouvait aussi bien être envoyée au Conseil qu'à notre journal. Les réclamations qu'elle contient sont si légitimes que notre édilité ne peut manquer d'y donner une suite favorable. Il est seulement regrettable qu'elle n'ait pas agi spontanément.

Une mère de famille nous prie de lui indiquer la manière de faire un cataplasme sinapisé.
Voici :
Vous prenez de la farine de lin, et versez dessus de l'eau tiède, mais peu à peu et en tournant jusqu'à consistance de pâte liquide. Puis, vous mettez cette bouillie sur le feu, et la laissez bouillir en remuant pendant quelques minutes encore. Vous étendez ensuite le tout dans une mousseline blanche, et saupoudrez d'une large pincée de farine de moutarde. Vous refermez la mousseline et, tandis que le cataplasme est encore chaud, le posez et l'y laissez jusqu'à rouger de la peau. Pour éviter l'extrême brûlure, humectez ensuite de vaseline boriquée.

UN VŒU

Nous recevons, avec prière de la publier, la communication suivante :
Dans notre grand village on rencontre deux charmantes toutes deux à damner un apôtre.
Pour les bien distinguer il faut des connaissances :
L'une fait de l'esprit, et l'autre il a fait l'autre.
Mais celle qui fait de l'esprit a aussi fait un vœu, il y a cela un an. Elle adore les bonbons. Tout à coup elle cessa d'en croquer, au grand étonnement et au grand dépit de ses amis, car, généreuse comme toutes les personnes qui ont le cœur bien placé, quand elle prenait un bonbon dans son petit sachet elle en offrait deux à ses voisins. La gourmandise enfanta chez eux

la curiosité, et ils voulurent savoir pourquoi la belle friande avait renoncé à se sucrer la langue.
— Voyons, pourquoi ne croquez-vous plus de bonbons ?
— Parce que, na !
On n'en put jamais tirer autre chose.
On se perdit en conjectures. Les uns croyaient que le médecin ou le dentiste avaient mis leur savant veto à cette passion, pour empêcher les ravages physiques que la saccharine pouvait causer chez la malheureuse ; les autres supposaient que son confesseur lui avait imposé, comme pénitence, une abstinence prolongée et radicale de toute sucrerie.
Mais ce n'étaient là que des hypothèses. Un jour, enfin, un citoyen plus adroit que les autres lui arracha cette confidence :
— J'ai fait vœu, de ne plus même regarder un bonbon, tant que je n'aurai pas trouvé un mari à mon goût.
Il n'y avait rien à répliquer, car un vœu est chose sacrée.
Les jours suivirent les jours, et notre héroïne faisait honneur à son engagement.
Or, un de ces derniers dimanches, on la vit, publiquement, croquer à pleines quenottes les bonbons les plus variés et les plus parfumés, sans en offrir un seul à la ronde !
Et pourtant, les bans ne sont pas publiés.
Quel est donc ce mystère ?

EN VÉRITÉ
Le BEAUME RHUMAL guérit sûrement et rapidement les affections de la gorge et des poumons.

A. BECIGNEUL, L. L. L.
AVOCAT
Etude : RUE DES ERABLES
En face de la Banque
LAC MEGANTIC
J. A. GAUDET, L. L. L.
AVOCAT
Commissaire per delictum potestatem
Commissaire de la Cour Supérieure
LAC MEGANTIC, Avenue des Erables

DR. E. LEMIEUX
CHIRURGIEN DENTISTE,
Bâtisse G. A. Colère, Ave des Erables
LAC MEGANTIC,
Tél. No. 7.
Heures de Bureau : De 9 heures à midi, de 1 heure à 6 et de 7 à 9 heures p. m.

W. H. D. YOUNG
L. D. S., D. D. S.
Chirurgien-Dentiste
No 1694 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.
Telephone, Main 2515.

LA PEOPLES BANK of Halifax.
Capital payé..... 700,000 00
Fonds de réserve..... 280,000 00
BUREAU CHEF : HALIFAX, N.-E.
Département d'Espagne : Nous payons 3 p. c. sur tous les dépôts qui nous sont onnés depuis \$4.00 en montant.
L'intérêt est calculé au moment même du dépôt.
R. A. E. AITKEN, Gérant.
Lac Megantic, Qué

Horloger, Bijoutier, Opticien.
J. A. BERNIER,
LAC MEGANTIC.
GRAND CHOIX D'OBJETS POUR CADEAUX.

Spécialité de réparations, travail garanti et à bas prix.
Montres, Chaînes, Bagues, Horloges, Objets de fantaisie

Essai gratuit de la vue à l'aide d'appareils perfectionnés.

MAISON DE CONFIANCE
JOS DION
Ferblantier Plombier

Pose les fournaises, évier, baign, etc., se charge de tous les travaux qui concernent son état, à des prix qui défient toute concurrence.

Marchand de fer, de pompes, de tuyaux de fer et de grès, de chaux, de ciment, de briques, etc.
Entreprises de Pompes Funèbres
Toujours en magasin des cercueils de toute grandeur.

ECURIE DE LOUAGE de premier ordre.
Avenue des Erables, Lac Megantic.

UNION HOUSE
LAKE MEGANTIC, Qué.

GEO. H. COUNTER
PROPRIETOR.
Finest in the Eastern Townships.
Good and Large Sample Rooms. Open night and day.
Choice Liquors and Cigars.
Private Rooms in the annex for tourists and private families furnished in the Best and latest Style. Electric Light
Electric Bells & Telephone Connection
"CUISINE UNEXCELLED"
Baggage transferred free of charge.

J. D. BONIN. OSCAR RIOPEL.
Bonin & Riopel
LAC MEGANTIC, Qué.

Entrepreneurs MACONS, BRIQUETIERS, PLATRIERS, OUVRAGES en CIMENT.
Prix et estimations fournis sur demande

HOCKEY ! HOCKEY !
Le Meilleur Cigare
A 5 CENTS.
Fait avec du tabac de Havane.
CIGARE DE L'UNION
Manufacturé par
M. D. DAVIS,
85 Rue St Jacques Montréal.

Queen's Restaurant
Coin ST-JACQUES ET ST-LAMBERT
MONTREAL. Vis-à-vis "La Presse."
Le meilleur dîner à 25 cents, entre midi et 3 heures. Les Vins des meilleurs crus
Bière et Lager importés d'Allemagne et de Milwaukee.
13 LOUIS POULIN, Prop.

CŒUR CONTRE CŒUR
Grand Roman d'amour par Pierre Mael est maintenant en vente partout, si votre fournisseur de journaux ne l'a pas nous vous l'enverrons franco sur réception de 20c.
La Bibliothèque Moderne
37 RUE ST GABRIEL. MONTREAL.
P. S. — Demandez la liste de nos Romans à 20 cents.

MAISON DE CONFIANCE.
J. A. MÉTIVIER
Marchand-Tailleur.
Avenue des Erables
(BLOC BUREAU)
LAC MEGANTIC.
Toujours en magasin les dernières nouveautés en ETOFFES FRANÇAISES, ANGLAISES, ÉCOSSAISES.
LINGE DE CORPS pour hommes, CHAUSSETTES, CHEMISES, CALEÇONS, ETC.
CLAQUES, CHAUSSURES, GANTS, BRETelles, CRAVATES
Un homme peut s'habiller des pieds à la tête, élégamment et à bon marché, sans sortir de mon magasin.
TRAVAIL IRRÉPROCHABLE.
PRIX RÉDUITS.
Ne passez pas à Lac Megantic sans venir examiner mes marchandises et demander nos prix.

MAISON FONDÉE EN 1852.
CHAS. LAVALLÉE
(Successeur de A. Lavallée.)
— IMPORTATEUR —
D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE DE TOUTE ESPECE.
No 35 COTE ST-LAMBERT
Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai.
AGENT POUR
F. BÉSSON & CO, de LONDRES, ANG.
PELÉSSON, GUINOT & CIE, de LYON, FRANCE
A L'ENSEIGNE DU GROS VIOLON. MONTREAL.

ADIPSONE.
L'ADIPSONE est une cure certaine pour les victimes de l'Alcoolisme. L'Adipsonne donne des forces pour bien se porter sans stimulant. Un homme boit jusqu'au délire ; l'Adipsonne le met bien en moins de deux heures et le guérit en huit jours. Il ne fait pas restituer. N'hésitez plus si vous êtes désireux de vous guérir de l'Alcoolisme. Nous vous garantissons une cure complète à prix raisonnable. Une cure certaine pour les victimes de l'Alcoolisme. Pour tous renseignements adressez-vous à
J. P. COUTLEE & CIE. 1345 RUE ONTARIO MONTREAL.

— C'est vrai ! Les diggers commencent l'attaque, répond Jacques, ils en veulent à la caisse...
— Et nous allons la défendre, proposa François.
— Bien entendu, disent les deux aînés.
— Nous avons une demi-douzaine de winchesters, un millier de cartouches, et ils ne sont guère que trois cents...
— Il faudra donc tout tuer...
— Dam !... ça dépendra d'eux... qu'ils s'en aillent ou attendent...
» Mais nous ne sommes pas d'homme à nous laisser massacrer.
— Sur.
L'attaque est déjà commencée. Les pierres volent de tous côtés, crevant les carreaux étoilés par les balles et rebondissant dans les appartements.
— Tout est barricadé ? demande Jacques.
— J'ai fermé en rentrant et mis les traverses.
Les domestiques sont dehors et font chorus avec les brailards :
» Le commis est seul en bas.
— Toi, François, dit Jean, descends à la caisse, remonte avec les armes, amène le commis et allez vous installer dans la chambre du pauvre M. Yvan : elle fait face à deux côtés et domine la plaine.
» Je vais faire une ronde, m'assurer que tout est clos, et je reviens de suite avec vous.
Au dehors, le tumulte est infernal. Les cris de bêtes, les hurlements d'ivrognes, les imprécations, les coups de feu se mêlent au bruit des pierres lancées à toute volée et retentissant

ardement sur les madriers de bois.
Jean vient rejoindre ses frères et le commis, dans la chambre où gît le cadavre atrocement mutilé de l'infortuné directeur.
Les armes sont chargées. Six winchesters à répétition. Soixante-douze coups à tirer. Un effroyable feu de file à exécuter pour ces infatigables tireurs.
Du reste, ils attaqueront seulement à la dernière extrémité, pour se défendre, en cas de péril mortel.
Jean veut parlementer. Il s'avance bravement devant la fenêtre, ouvre le châssis veuf de ses vitres, se penche et prononce quelques mots. Un ouragan de malédictions accueille sa tentative. Cent revolvers sont braqués sur lui. Comme il est sans armes, les ivrognes, par un reste de cette générosité dont les êtres les plus dégradés ne sont pas dépourvus, ne font point feu.
Un homme se détache de la foule comme pour répondre à Jean qui vient de dire à ses frères et au commis :
— Surtout ne tirez pas !
» Si le sang coule une fois, toute conciliation deviendra impossible.
L'homme est l'inévitable Red-Bill qui se met partout en avant, excite ses camarades et manifeste à chaque instant son hostilité.
Arrivé à cinq pas de la muraille, il met sans mot dire la main à sa poche et avec une rapidité inouïe, tire un revolver qu'il décharge lâchement sur Jean.
Tout autre que l'intrépide et prudent Bois-Brûlé serait perdu sans retour. Mais Jean a l'œil à tout, et son incomparable expérience de la vie d'aventures le met en garde contre toute-

les traîtrises. Il s'efface vivement et la balle, éraflant sa blouse en peau de cerf, va se perdre dans la boiserie.
En même temps, Guillaume-le-Rouge, empêché par le flocon de fumée sorti de son arme, de voir distinctement ce qui se passe au-dessus de sa tête, perçoit une vague sifflement, se sent étreint solidement, en écharpe, et enlevé avec une force irrésistible jusqu'à l'appui de la fenêtre, où une main vigoureuse, après l'avoir empoigné par la barbe, le terrasse et le jette à demi étouffé sur le plancher.
La foule brute et joviale éclate de rire, à l'aspect de ce rapt à la fois audacieux, subtil et cocasse.
Du reste, l'aspect hétéroclite de Red-Bill gigottant éperdument au bout du lasso que François vient de lui jeter avec une dextérité de Peau-Rouge, suffit à justifier pleinement cet accès d'hilarité.
En un tour de main Guillaume-le-Rouge écumant, furieux, est ficelé comme un saucisson et mis dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement. Et François, ravi de son exploit, le dresse à bout de bras, devant la fenêtre, et dit à la foule de sa voix gouaarde :
— Voici un otage ! si un seul coup de feu est tiré contre nous, je vous jure que je lui fais sauter le crâne.
La foule se souciait probablement fort peu de Red-Bill deux heures auparavant. C'est un mauvais ouvrier, brutal, ivrogne, querelleur, assez redouté pour sa force, mais nullement aimé.
Cependant, comme il s'est mis à la tête du mouvement, comme c'est manifestement à lui que l'on doit le cré-

dit inspersé ouvert par le bar-keeper, les mutins se solidarisent volontiers avec lui, moitié par reconnaissance de l'estomac, moitié parce que cette alliance mystérieuse avec Sam l'Emmoisonneur fait vaguement supposer chez Bill une puissance jusqu'alors insoupçonnée.
— C'est bon !... c'est bon !... rognent des voix bourruées ; ne le nez pas, on va peut-être s'arranger.
— L'arrangement est bien simple, riposte François.
» Retournez au travail, et donnez-nous le temps matériel d'aviser aux moyens de vous payer.
Guillaume-le-Rouge, tout abruti de ces escamotages accompli par un virtuose du lasso, jette autour de lui des regards de bête prise au piège, et très lâche, comme le sont trop souvent les menteurs, essaye de parlementer malgré sa raistrise.
— Il ne faut pas m'en vouloir, je m'engage, si j'ai eu la main leste toute l'heure.
» Le jus tapentule monte vite à la tête, et souvent, quand on a bu un coup de trop, on fait ce qu'on ne voudrait pas.
— Qui, répond Jean, vous avez voulu m'assassiner...
» Mais c'est à moi de me garder, et je l'ai fait en conscience, car il faut toujours se défendre.
» Je n'ai pas de rancune contre vous et si votre vie ne répondait pas jusqu'à un certain point de notre sécurité, je vous laisserais aller.
— Ma parole, vous êtes un vrai gentleman ! et si j'osais...
— Laissez de compliments !

» Si vous osiez, que feriez-vous ?
— Je vous prierais de desserrer un peu ce lasso qui m'étripe.
» Je n'essayerai pas de fuir... du reste, toute évasion serait impossible, à une pareille hauteur, et surveillé comme je le suis.
— Qu'à cela ne tienne, reprend le Bois-Brûlé en relâchant notablement la courroie, de façon à laisser au grein une certaine liberté de mouvements.
Guillaume-le-Rouge, déjà tout engourdi, s'étire avec une évidente satisfaction en faisant craquer sa robuste musculature.
Ces mouvements un peu brusques et convulsifs, agrandissent les trous des haillons épiques dont il est vêtu, et déterminent certaines solutions de continuité dans l'étoffe très mûre.
Du reste, ces loques sordides, enroulées de boue, de terre, de cambouis, élimées, lacérées par un contact perpétuel avec le quartz, les chistes, les machines et les outils, ne sont pas le privilège exclusif de Red-Bill.
Ses camarades sont aussi insoucients que lui sous le rapport de l'habillement, estimant superfluité tout luxe décoratif.
On se borne à être vêtu tout juste pour ne pas être shoking, et encore...
On n'en est pas moins des gentlemen se prisant très haut, comme il convient à de bons vivants sans préjugés, avec lesquelles les compagnies sont parfois trop heureuses de compter.
Mais cette usure de l'étoffe est cause d'un incident sur lequel n'a pas compté Guillaume-le Rouge.
(A suivre)